

- Alors, tu as vu des Noirs ?
- Evidemment.
- Comment sont-ils ? demanda Julien avec curiosité.
- Noirs. Comme si on les avait passés au cirage. Avec des dents blanches comme l'écume de la mer. Ceux de la rivière Bonny, tiens, je m'en souviens bien. Ouaip ! Ils étaient forts comme des Turcs. Quand ils arrivaient en caravane, les mains attachées dans le dos avec des liens de bambou et les pieds entravés pour qu'ils ne puissent pas s'enfuir, on en était tous impressionnés. Ils étaient souvent blessés, épuisés et, malgré ça, on n'osait pas s'approcher d'eux : sûr que d'un simple coup d'épaule, ils pouvaient nous envoyer nous fracasser contre un tronc. Faut dire, ceux qui arrivaient jusque-là étaient les plus costauds, ceux qui avaient résisté. Le plus souvent, ils s'étaient fait capturer pendant qu'ils étaient isolés, en train de travailler aux champs. Evidemment, ils avaient résisté ; seulement contre des agresseurs armés de fusils et à cheval, ils ne disposaient que d'un outil de jardinage...ça fait qu'ils étaient toujours plus ou moins grièvement blessés, et, à cause de ça, il fallait en capturer cinq pour espérer en ramener un vivant.
- Et alors on les faisait monter sur les bateaux ?
- Pas tout de suite. Les caravaniers les vendaient aux esclavagistes. Ceux-là les enfermaient dans les factories, derrière de hauts murs, et puis ils allaient discuter des conditions de la vente avec les capitaines des bateaux. Au temps dont je te parle, la traite était autorisée, et les navires attendaient en file, au mouillage, que leur tour arrive. Nous, les marins on patientait. Dans la chaleur suffocante, au milieu des moustiques, sous les trombes d'eau des averses tropicales. C'était miracle quand on ne chopait pas des saletés de maladies ou de parasites.

Page 92

Deux graines de cacao
2001

Evelyne Brisou-Pellen Le livre de poche jeunesse, coll roman historique

Les musiciens jouaient des airs tandis qu'on nous servait des douceurs. Bientôt la nuit tomba et la lune se leva. Par moments, des voix résonnaient à travers la porte en treillis mais, trop indistinctes, je ne pouvais comprendre ce qui se disait. J'avais pourtant le sentiment qu'une dispute avait éclaté entre le roi et notre Conseil à propos d'une chose qui ne pouvait être négociée à l'amiable. J'avais raison. Terriblement raison.

Au matin, tandis que des nuages sombres masquaient la lune, je me réveillai en sentant la pression d'une main sur ma bouche, et d'une seconde sur ma gorge. Une voix me chuchota:

-Du calme, je ne te ferai aucun calme!

Des bruits jaillirent soudain de la salle aux rideaux où les femmes de Barato dormaient. Des pasfurtifs amortis par les épais tapis, des cris, des jurons, un hurlement sauvage...

On me mit debout, on m'enveloppa la tête d'une longue écharpe de soie. Deux hommes, me soulevant de terre pour me contraindre à avancer, m'emmenèrent à la falaise puis me descendirent de la colline à travers le trou béant. Sept personnes subissaient le même sort que moi. Qui elles étaient, je l'ignorai jusqu'au moment où nous atteignîmes le fleuve et où on nous étendit dans une pirogue de combat.

Aux premiers rayons gris de l'aube, je distinguai Konje, les mains et les pieds entravés, un chiffon dans la bouche, et une entaille à la joue qui ne cessait de saigner. Près de lui, Dondo, également ligoté. Face à moi, je vis notre esclave Lenta et ses deux garçons. J'avais l'impression qu'Agaja avait délibérément choisi ces six personnes.

Pas très loin derrière nous, deux autres pirogues étaient bondées des habitants de Barato.

Pourtant je ne vis pas ma famille: mon père, ma mère, ma sœur.

J'allais ne plus jamais les revoir.

Les pirogues descendaient rapidement la rivière en empruntant la grande boucle créée par la dernière tempête. Alors que nous doublions notre village, Konje tenta de parler mais seuls de petits cris sortirent de sa bouche. D'un signe de la tête, Dondo indiqua la mer.

- Des bateaux d'esclaves, des bateaux négriers...dit-il. Ils nous attendent.

Page 28/29

Moi, Angélica, Esclave Scott O'Dell Castor Poche, coll voyage au temps de...1989

Pendant que les adultes allaient aux champs, nous les enfants, nous restions en général au village. Les kidnappeurs en profitaient pour nous enlever. Nous avons donc pris l'habitude de poster des guetteurs dans les arbres afin de surveiller leur arrivée.

Un jour, alors que je montais la garde j'ai vu un kidnappeur entrer dans la cour d'un voisin où des enfants jouaient. Heureusement, j'ai pu donner l'alarme à temps. Les plus grands enfants ont accouru avec des cordes et ils ont ligoté l'étranger jusqu'à l'arrivée d'adultes qui l'ont fait prisonnier. Quand, peu de temps après, une autre attaque surprise a eu lieu, il n'y avait pas d'adultes à proximité.

J'avais onze ans. J'étais avec ma sœur unique qui était aussi ma compagne de jeu préférée. Les adultes étaient aux champs. Nous, nous étions restés au village pour ranger la maison.

Deux hommes et une femme ont escaladé le mur de notre cour, se sont emparés de nous en nous bâillonnant pour nous empêcher de crier, et nous ont emmenés dans les bois où ils nous ont attaché les mains. Puis ils ont poursuivi leur chemin en nous portant. A la tombée de la nuit, nous avons fait halte dans une petite maison. *Page 30 31*

[...]

Nous avons voyagé pendant des jours et des jours . J'ai souvent changé de maître pour être finalement vendu à un chef de tribu, dans une belle région très éloignée de mon village, mais où les gens parlaient notre langue. *Page 33*

[...]

C'est ainsi que j'ai voyagé après mon enlèvement pendant six à sept mois, passant de maître en maître, traversant différents pays pour arriver finalement jusqu'à l'océan.

Un bateau au mouillage attendait son chargement. J'étais rempli d'un étonnement qui s'est vite transformé en peur, car on m'a fait monter à bord.

Les hommes de l'équipage avaient une peau bizarre, des cheveux longs et parlaient une langue très différentes de toutes celles que j'avais entendues jusqu'alors.

Le prince esclave une histoire vraie adaptée par Ann Cameron Olaudah Equiano Rageot
Editeur, coll Cascade 2002

Tout occupée à piler le manioc, courbée au-dessus du grand mortier, la maman n'a pas prêté attention à Biolo. Au loin, à l'horizon, il n'est plus qu'une petite silhouette sautillante, disparaissant peu à peu dans la ligne bleue du fleuve. Malgré la chaleur qui devient accablante, la mère de famille s'active. Elle doit préparer le repas avant que son mari ne revienne du marché. Comme chaque semaine, à l'aube, avec un groupe d'hommes, il est parti à pied vers le village voisin pour y vendre les légumes de la récolte.

Hanaka surgit en courant. Très agitée et tout essoufflée, elle s'écrie :

- Les hommes de la tribu des Sinoufou sont en train de marcher vers le village. Ils disent que nous leur avons volé la moitié de leur troupeau. C'est la guerre, maman, tu entends ! Ce sont les bergers qui l'ont entendu dire !

La mère tente de calmer sa fille. Elle retire sa marmite du feu, essuie ses mains et va aux nouvelles. Elle ne peut s'empêcher de penser aux troubles qui sont survenus, il y a quelques années, lorsque la tribu des Sinoufou a pris en embuscade quelques hommes du village. Ils ont été, paraît-il, faits prisonniers et vendus pour partir on ne sait où. Parmi ces hommes se trouvait son propre frère disparu à jamais.

L'attroupement sur la place du village a grossi et l'inquiétude gagne. Les hommes et les femmes se sont rassemblés autour de l'arbre à palabres où se tiennent les anciens. Certains, en colère, brandissent des armes : des pieux et des arcs en bois. D'autres tentent d'écouter les conseils prodigués par les sages.

Un soupir de soulagement court dans la foule lorsque les hommes, de retour du marché, débouchent des hautes herbes de la savane. La gravité de leur visage montre qu'ils connaissent les nouvelles.

- Biolo est-il rentré de la pêche ? demande, inquiet, Soukouna à sa femme.

La maman a un instant d'hésitation. Comment n'a-t-elle pas pensé à son fils alors que tout le village est en ébullition ? Il n'y a que lui qui n'est pas rentré ! Sans réfléchir, elle relève le bas de sa robe et court à grandes enjambées vers le fleuve.

Le Niger sous le soleil ardent étale son onde silencieuse. Il est désespérément vide. Aucune pirogue n'y vogue. Seuls, des ibis planent en déployant leurs ailes dans le ciel immaculé. La maman reste de longues heures assise sur la berge. Elle ne sait pas que c'est vain, car Biolo est à présent loin, bien loin d'ici. Tout s'est passé si vite...

Au temps de la traite des noirs Dominique Joly Ginette Hoffmann Casterman, coll Des enfants dans l'histoire, 2002

Le soleil couchant colorait de rouge et d'or le Joliba*, quand ils aperçurent les toits d'un village au bord du fleuve. Monzo accéléra le pas, mais Mangala, traînant un peu la patte, se laissa distancer. Un bruissement derrière lui le fit sursauter, il tourna la tête mais n'eut pas le temps de voir son agresseur : un coup venait de l'assommer.

Quand il se réveilla, il ressentit d'abord une terrible douleur au crâne. Il voulut vérifier s'il était blessé, et se rendit compte alors qu'il avait les mains et les pieds liés, et qu'il ne pouvait bouger. Soulevant légèrement la tête, il aperçut à la clarté de la lune son frère, étendu non loin, et apparemment mal en point.[...]

Son cœur se serra, à la pensée des voleurs d'enfants. Il savait que la disparition définitive de fillettes et de garçonnets était chose courante : réduits en esclavage, trop jeunes pour se souvenir longtemps de leur village natal, ils supportaient facilement leur vie nouvelle. Mais un rapide coup d'œil le détrompa : les quelques formes étendues autour de lui étaient surtout celles d'adultes, hommes et femmes. [...]

Au petit matin, leurs ravisseurs – des Maures venus du Nord ainsi que l'indiquaient le teint plus clair et leur costume, djellaba et turban – distribuèrent à chacun unealebasse remplie de bouillie de mil, puis les forcèrent à se lever. A ce moment seulement, Mangala put examiner ses compagnons d'infortune : des hommes, des femmes à l'air harassé, au regard éteint. Leurs pieds nus étaient presque tous en sang. Ils ne faisaient donc que marcher ? depuis quand ? jusqu'où ? certains hommes avaient des plaies aux épaules et au cou. Mangala comprit pourquoi quand il vit les brigands fixer au cou de chaque prisonnier une longue branche fourchue : la fourche était fermée autour du cou par un lien solide, et la branche reposait sur l'épaule du captif qui marchait devant. Quand ce fut son tour, Mangala comprit l'efficacité du procédé : s'étant mis à marcher trop vite, il vint s'étrangler au creux de la fourche, mais lorsqu'il ralentit pour éviter de recommencer, l'extrémité de la branche tomba et, comme il avait les mains liées derrière le dos, elle pesa si lourd sur sa poitrine qu'il n'évita l'étouffement qu'en s'agenouillant. Les ravisseurs l'aidèrent à reprendre sa place dans la chaîne, non sans l'insulter et le battre copieusement.

Ils durent marcher ainsi tout le jour, escortés par leurs gardiens à cheval, armés de fouets.

[...] Il ne s'habitua jamais complètement au malheur qui frappait ses compagnons. La première fois que l'un d'eux, victime d'un malaise – insolation ? piquûre d'insecte ? ou morsure de serpent ? –, tomba et mourut étranglé par la fameuse fourche, sous le regard indifférent de leurs gardiens, Mangala serra les dents pour ne pas pleurer, sans succès. Il dut tourner la tête pour cacher ses larmes.

Il y eut pire : les brigands s'étaient emparés d'une femme et de ses deux petits enfants, de trois et six ans peut-être. Deux jours ne s'étaient pas écoulés que la femme, qui portait le plus jeune dans le dos, se laissa tomber à terre, visiblement à bout de forces. Rien ne put l'aider à se relever, pas même les coups de fouet. La petite troupe s'éloigna alors. Mangala tenta de ralentir pour l'attendre. Il faillit simplement s'étouffer. Le plus terrible, ce fut la fillette de six ans, qui les avait d'abord suivis, encouragée par sa mère. Mais quand celle-ci se tut, la petite fit demi-tour et courut la rejoindre en pleurant. Plusieurs prisonniers rappelèrent l'enfant, en vain. Elle était promise à la mort, tous le savaient. Comme sa mère et son frère...

[...] Après des kilomètres à travers savanes et plateaux rocheux, la troupe, qui ne cessait de s'accroître, rejoignit un second fleuve, le Sénégal. En suivant son cours, elle arriverait à destination. C'est du moins ce que Mangala apprit des discussions des brigands.

[...] Cela faisait des jours et des semaines qu'ils marchaient quand ils arrivèrent en vue d'une ville immense qui ne ressemblait en rien à Ségou et à ses murs de terre : ils étaient à Saint-Louis, le terme de leur expédition.

* nom africain du fleuve Niger

Sur la trace des esclaves Marie-Thérèse Davidson Christian Heinrich Thierry Aprile
Gallimard jeunesse 2003